



OPERA
NATIONAL
DE PARIS

Direction Gerard Mortier

BALLET DE L'OPÉRA | JOHN CRANKO

Onéguine

« Que vive le soleil ! »

ETIENNE BARILIER

QUI A JAMAIS COMPRIS POUCHKINE? Certainement pas les non Russes : l'œuvre du poète, aux dires unanimes des connaisseurs, demeure désespérément rétive à la traduction : sa musique est trop subtile, sa beauté trop singulière, sa souplesse trop parfaite. Mais les Russes eux-mêmes ? Ont-ils vraiment pris la mesure de leur poète national, de leur génie tutélaire ? La question peut paraître incongrue. Car enfin, chacun sait que l'auteur de *La Dame de Pique* est « l'âme » de la Russie, et l'alpha de sa littérature. Les plus grands écrivains russes, de Gogol à Dostoïevski, de Tolstoï à Biély, ont fait acte d'allégeance à Pouchkine. Et chez les musiciens, de Rimski-Korsakov à Glinka, en passant par Rachmaninov et Moussorgski, ils ont tous puisé leurs sujets dans l'œuvre du père fondateur. Est-il sensé de prétendre que les artistes russes n'ont pas compris celui-là même qui les inspire ? L'*Eugène Onéguine* de Tchaïkovski peut-il être un contresens ?

La question pourtant se pose : Pouchkine était un génie *d'exception*. Il a son culte ; il n'est pas sûr qu'il ait sa postérité. Henri Troyat, citant deux de ses vers : « Que vive le soleil ! Et que meure la nuit ! », les commente en ces termes : « On n'avait jamais entendu dire cela en Russie, avant Pouchkine. Et on ne l'entendra plus dire après sa mort ». Pouchkine est un homme de la lumière et des Lumières. La génération qui lui succéda (celle de Dostoïevski, de Tolstoï, et de Tchaïkovski), n'a-t-elle pas créé sous le signe de la nuit ? D'un côté la raison, l'ironie, la forme dominée. De l'autre la mystique, la profondeur des abysses, la puissance inquiétante de l'informe. Et si Dostoïevski, Tolstoï et Tchaïkovski sont Russes par excellence, Pouchkine, alors, ne l'est pas tout à fait. C'est « un Athénien parmi les Scythes ».

Voilà bien sûr une simplification, qui frise l'outrage : Pouchkine, Athénien plutôt que Russe ! Lui qui, le premier, a donné dignité poétique aux paysages de Russie et rendu vie aux chansons populaires de sa patrie ! Dostoïevski se serait-il trompé grossièrement, lorsqu'il affirma que Pouchkine, dans le personnage de Tatiana, avait su créer « l'apothéose de la femme russe » ? Peut-il être étranger à l'âme de son peuple, celui qui l'a forgée ?

Et pourtant, Alexandre Pouchkine, dans le temps même où il notait les chansons de sa nourrice, relisait son cher Voltaire et son cher Byron (le

Byron de l'ironie et du cynisme, plus que celui du romantisme échevelé). Il se nourrissait de Racine et dévorait Parny. Il commença par l'épigramme et ne dédaigna point le genre leste ou le joyeux blasphème. Il était homme à provoquer des duels pour des vétilles, avant de marcher sur l'adversaire en crachant des noyaux de cerise. Il écrivit, dans une de ses très nombreuses lettres rédigées en français : « Je crois qu'un beau ciel me ferait pleurer de rage, mais, grâce à Dieu, le ciel chez nous est tout gris, et la lune a l'air d'un navet ». La lune, un navet ! L'homme qui ose une telle comparaison, comment serait-il le chantre de la nuit russe, insondable et tragique ?

L'humour, la distance, l'ironie amère, la pointe acérée, un mépris joueur de la mort : autant de traits qu'on retrouve dans *Eugène Onéguine*. Pouchkine commence par s'y mettre en scène lui-même. L'auteur, ironique et désabusé, se moquant des autres et de soi, nous promet un récit, mais tarde à s'y engager, avant de le conduire à sa guise, avec une liberté qui confine à l'effronterie. L'un des chapitres du roman se voit orné d'une épigraphe burlesque, un puéril jeu de mots latino-français : « *O Rus ! O Russes !* » Voilà donc comment s'exprime, dans un de ses chefs-d'œuvre immortels, le poète sublime, l'âme de sa patrie.

Il y a pire : Tatiana, cette « apothéose de la femme russe », nous est peinte, au moins au début de l'œuvre, sous des couleurs passablement ironiques. Si la jeune fille tombe amoureuse d'Onéguine, c'est parce qu'elle a trop de lectures, la malheureuse, et qu'elle se prend pour une héroïne de roman, « Clarisse, Julie ou Delphine » en attendant Emma. Quant à la fameuse lettre qu'elle adresse au maître et seigneur de son cœur, elle la rédige en français, ce que Pouchkine commente en ces termes plus qu'impertinents : « Et ce n'est pas ma faute, à moi, si le français nous fait la loi ». Les exemples surabondent, de ces commentaires « déplacés », de cette distance ravageuse, de cet humour qui menace de détruire notre foi dans les personnages, et dans le récit. Qu'on lise encore la conclusion du troisième chapitre. L'instant est crucial ; Onéguine a reçu la lettre de Tatiana, il va réagir. Et c'est le moment que choisit Pouchkine pour écrire avec une rare désinvolture : « Ce qu'il advint de l'entrevue, vous le saurez une autre fois : pour aujourd'hui, je suis sans voix ». Telle est l'insolence du poète vénéré.

Mais n'allons pas trop loin. Si Pouchkine est un ironiste, un fils de Voltaire, s'il se réclame des Lumières, il n'en oublie pourtant pas la nuit. Dans *Onéguine*, ni l'humour ni les pieds-de-nez du narrateur ne nous arrachent jamais complètement au drame d'Eugène et de Tatiana. L'auteur paraît s'amuser au jeu des passions et des faiblesses humaines, mais il ne se place jamais hors-jeu. Il sait ce que souffrir veut dire. Son rire même n'est jamais sans amertume. *Eugène Onéguine* était aussi, dans son esprit, une œuvre tragique ; c'était d'ailleurs une œuvre intensément per-

sonnelle, dans laquelle il mettait le souvenir encore cuisant de ses propres erreurs, de ses propres douleurs. Il l'a composée sur une période de sept ans, et les critiques s'accordent à dire qu'elle gagne en sérieux, en gravité, au fur et à mesure que les années passent, qu'elle approche de son dénouement, et que son auteur s'y donne davantage.

Eugène Onéguine transpose, dans la Russie des maisons de campagne et des salons mondains, un drame que Pouchkine avait d'abord placé dans un autre cadre, moins «réaliste» mais plus proche de son expérience d'exilé, quand il écrivit *Le Prisonnier du Caucase*. Ce poème mettait en scène le même jeu de l'amour tour à tour offert et refusé ; il racontait le même refus d'aimer, qui est refus de vivre. Mais sur un ton constamment grave. Le «prisonnier du Caucase» était un Onéguine sans mondanité, et la belle Tcherkesse amoureuse, une Tatiana sans puérité. La mort, dans ce poème, ne scellait pas le destin grotesque du faux poète Lenski : c'était la fin tragique de l'héroïne elle-même. Relire *Onéguine* après avoir lu *Le Prisonnier du Caucase*, c'est découvrir, une fois vaincue la distance critique entretenue par le narrateur, des thèmes profondément tragiques, profondément vécus par le poète (la toute jeune Marie Raïevsky, dont il fut épris, a prêté son visage aussi bien à Tatiana qu'à l'héroïne du *Prisonnier*). Pouchkine était léger comme un désespéré peut l'être. Pour affronter la passion, pour l'endurer, il s'armait d'ironie. Le soleil, dans son œuvre, est l'éclatant visage de la nuit.

EUGÈNE ONÉGUINE PROGRAMME LYRIQUE DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS, MARS 2003 (EXTRAITS)

1. Alexandre Pouchkine (1799-1837) est le fils d'un aristocrate désargenté et d'une mère d'origine éthiopienne, dont le père fut général de l'armée de Pierre le Grand. Souvent livré à lui-même durant son enfance, il se nourrit de classiques français et anglais et de poètes licencieux, faisant de Voltaire son maître. Entré en 1817 au ministère des Affaires étrangères, il s'attire par ses idées libérales de nombreuses sanctions du tsar Alexandre I^{er} qui lui valent plusieurs exils dans le sud de l'Empire, en Bessarabie et à Odessa. Haltes fécondes durant lesquelles il voyage, ces retraits forcés lui permettent de se concentrer sur son travail d'écriture. Son œuvre, qui inaugure la littérature russe moderne, aborde tout les genres – poésie, épopée, drame historique, tragédie, journalisme littéraire, etc. –, et l'auréole de son vivant d'un immense prestige. Il meurt en 1837 dans un duel qui l'oppose à l'officier français Georges d'Anthès, accusé de séduire sa femme, Nathalie Gontcharova.

2. Henri Troyat, *Pouchkine*, Plon, 1953, p. 198.

3. Cette formule du critique Mirsky est citée par G. Nivat, in *Russie-Europe, la fin du schisme*, L'Âge d'Homme, 1993, p. 104.

4. H. Troyat, *op. cit.*, p. 314.

5. *Eugène Onéguine*, III, 26, in Alexandre Pouchkine, *Œuvres complètes*, tome II, sous la direction d'Efim Etkind. Traduction de Gaston Pérot, revue et corrigée par André Markowicz, L'Âge d'Homme, 1981, p. 162.

6. *Op. cit.*, III, 41, p. 171.

7. H. Troyat, *op. cit.*, p. 213.